

LA QUESTION

“ICI
c'est moi
qui pose
les questions”

par
R. Favry

Nous avons tous vu des films policiers. Il y arrive que le prévenu, interrogé sans relâche par plusieurs inspecteurs se relayant, aveuglé par la lumière crue de la forte lampe de bureau, se rebelle, essaie de se justifier, de mettre à son tour dans l'embarras ceux qui l'interrogent implacablement. Il risque une question... Aussitôt, superbe, un inspecteur bondit : « *Ici, c'est moi qui pose les questions!* » Devant cette logique, le prévenu se tait. Il n'y a rien à faire.

N'agissons-nous pas — et souvent à notre insu — dans nos classes comme cet inspecteur? On nous recommande de poser des questions à nos élèves. Au centre pédagogique régional, le plus clair des conseils tient en cette formule : « *Il faut que les élèves parlent. Posez-leur des questions...* » Et les remarques se précisent : « *Sachez poser vos questions* », « *Vous ne posez pas assez de questions* », « *Vos questions ne sont pas assez précises* »... Pas un rapport d'inspection qui n'insiste sur ce problème... Et combien d'entre nous rédigent leurs préparations sous forme de questions, exclusivement... Aussi le cours bien réglé se déroule-t-il au rythme des interrogations qui fusent, qui fusent à sens unique. Du professeur vers l'élève. Jamais dans l'autre sens.

Pourtant, si nous réfléchissons, cette conduite a quelque chose d'anormal. Car la question, l'interrogation scolaire n'est jamais destinée à chercher la vérité — à de rares exceptions près et qui précisément illuminent quelquefois un cours — mais elle est destinée soit à vérifier un savoir soit à exercer une intelligence. Quand bien même elle se montre familière, compréhensive, attentive et respectueuse de l'opinion de l'élève, jamais l'interrogation scolaire ne rejoint la vie.

Car dans la vie on ne pose une question que pour avoir la réponse dont on a besoin. Il ne me viendrait pas à l'idée d'interroger un agent de police sur un monument public pour vérifier son savoir ou pour exercer son entendement. Mais dans ma classe, c'est précisément ce que je fais.

Et l'élève me donne une réponse en sachant que c'est une réponse inutile, c'est-à-dire une information dont je n'ai pas besoin réellement, pour faire autre chose... Alors, pourquoi parler? Dans les classes du premier cycle où le besoin d'expansion trouve aliment en tout, les élèves répondent. Dans le second cycle, où l'élève sent que sa réponse est inutile, il ne répond plus. C'est normal : qui voudrait parler pour ne rien dire? Qui accepterait au surplus de parler en risquant à chaque instant de dire des bêtises qui vous déconsidèrent toujours plus ou moins. Parleront donc quelques esprits qui par mimétisme et politesse rendent au professeur la bienveillance que celui-ci leur porte ou qui, réellement intéressés, auront à un moment ou à un autre la tentation de poser, à leur tour, une question. Quand le fait se produit, il y a d'abord un grand silence, la classe se rassemble muettement autour de celui qui à son tour vérifie un savoir et exerce un entendement. La tentation est grande de rétorquer : « Ici, c'est moi qui pose les questions ! » Réflexion policière.

Si l'école rejoint la vie, la question de quelque côté qu'elle vienne, doit être posée parce qu'on a besoin de recevoir une réponse. Ce n'est pas le maître qui doit poser les questions, c'est l'élève puisque c'est lui qui a besoin de la réponse. L'expérience vaut d'être tentée : on voit d'abord où le bât blesse et ce n'est pas peu de choses ; souvent les questions sont pertinentes,

susceptibles de prolongements. Il n'est pas sot l'élève qui demande pourquoi Maupassant a donné pour titre *La ficelle* à un de ses contes... Pourquoi pas *Le malentendu* en effet? Chacun y va de sa propre interprétation. On pèse. Les élèves s'habituent ainsi à s'interroger eux-mêmes. Qu'ai-je compris à interroger les autres? Pourquoi as-tu dit cela? L'habitude de poser des questions et de juger les réponses se perd difficilement. C'est faire des hommes libres. Un peu encombrants quelquefois, j'en conviens.

Dans la première leçon de cosmographie que reçoit Emile il est dit : « *Dans cette occasion, après avoir bien contemplé avec lui le soleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes et les autres objets voisins, après l'avoir laissé causer là-dessus tout à son aise, gardez quelques moments le silence comme un homme qui rêve, et puis vous lui direz : Je songe qu'hier au soir le soleil s'est couché là, et qu'il s'est levé là ce matin, comment cela peut-il se faire? N'ajoutez rien de plus : s'il vous fait des questions n'y répondez point ; parlez d'autre chose. Laissez le faire, et soyez sûr qu'il y pensera* ». Jean-Jacques ne pose qu'une question et il se tait. Quelle leçon de pédagogie !

R. F.